

M. Raymond
Yorreilhe, chirurgien
major en retraite, ch.
de la Légion d'Honneur,
décédé au 18/2. [Voir
sur lui un article
néurologique dans l'
Echo de Vesone, n°
du 19 avril 1852.



7490.

ESSAI
SUR UNE NOUVELLE MÉTHODE
D'ADMINISTRER LE MERCURE
DANS LES MALADIES VÉNÉRIENNES;
DISSERTATION

*PRÉSENTÉE et soutenue à la Faculté de Médecine
de Strasbourg, le Lundi 3 Septembre 1810, à midi,*

PAR
ANT. RAYMOND TORREILLHE,

DE LANQUAIS, DÉPART. DE LA DORDOGNE,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

M 7288

Ancien Élève de l'École pratique de Paris, chirurgien - major des
hôpitaux de la Grande-armée.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

STRASBOURG,

De l'imprimerie de LEVRAULT, impr. de la Faculté de médecine.

1810.

EP.
HZ 288
C

A M O N S I E U R
V E R G N O L F I L S ,

O F F I C I E R R E T I R É

A I S S I G E A C , D É P A R T È M E N T D E L A D O R D O G N E .

*Comme une marque d'estime et d'amitié
inaltérable.*

A. R. T O R R E I L L H E .

A U M A U R E

Qui m'a sauvé deux fois la vie sur les côtes
de la Barbarie, où j'ai fait naufrage, en l'an
1802.

*Le temps et la distance des climats qui
nous séparent ne sauroient effacer de mon
cœur la reconnoissance sans bornes que j'ai
vouée à cet homme généreux et sensible.*

A. R. TORREILLHE.

~~~~~

*Professeurs de la Faculté de médecine de Strasbourg.*

MM. GAILLIOT, Président.

MASUYER,  
TINCHANT,  
TOURDES,  
VILLARS,  
BÉROT,

} examinateurs.

GOZE.  
FLAMANT.  
GERBOIN.  
LAUTH.  
MEUNIER.  
ROCHARD.

*La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.*

# ESSAI

## *Sur une nouvelle méthode d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes.*

~~~~~

LA dissertation que j'ai l'honneur de présenter à la Faculté de médecine de Strasbourg, a pour objet une nouvelle méthode d'administrer le mercure dans les maladies syphilitiques. Avant d'exposer le résultat des observations que j'ai recueillies à cet égard, je crois devoir faire quelques remarques sur les vaisseaux absorbans, et principalement sur ceux de la partie que j'ai choisie pour employer le mercure.

Les vaisseaux lymphatiques sont répandus dans toutes les parties du corps. Leur grandeur varie; ils sont cylindriques; quand ils sont distendus par l'injection, ils paroissent noueux et comme articulés en divers endroits, à cause des valvules qui se rencontrent dans leur intérieur; leur direction est flexueuse.

Ils naissent, dit le professeur BOYER, par des radicules très-déliées : 1.^o de la surface extérieure du corps; 2.^o de la surface interne des fosses nasales, de la bouche, du canal digestif, de la trachée-artère, de tous les conduits excréteurs en général; 3.^o de la surface des cavités internes du corps; 4.^o des parois des cellules du tissu cellulaire répandu dans toutes les parties.¹ Ils se réunissent tous en deux trones principaux, dont l'un est le canal thoracique, et l'autre le tronc commun des lymphatiques du côté droit.²

1. Traité complet d'anatomie, tom. 3, pag. 236.

2. *Idem*, pag. 238.

Les vaisseaux lymphatiques sont plus abondans dans certaines parties que dans d'autres; ainsi, dans les intestins grêles, ils sont plus nombreux que dans les gros intestins.

Les vaisseaux lymphatiques de la verge sont superficiels ou profonds. Les premiers viennent des glandes inguinales superficielles internes.¹ « Ils marchent de dedans en dehors, croisent la direction du cordon des vaisseaux spermatiques, et s'avancent vers la racine de la verge. Arrivés dans cet endroit, ceux du côté droit s'anastomosent avec ceux du côté gauche; ensuite ils marchent le long de la face supérieure de la verge, et se divisent en un grand nombre de rameaux qui se distribuent aux tégumens de cette partie et au prépuce. »

Les lymphatiques profonds de la verge viennent des vaisseaux qui accompagnent l'artère honteuse interne. Ils se distribuent à cette partie, ainsi qu'aux muscles qui environnent l'anus, et au muscle obturateur interne.²

Monsieur SABATIER dit, dans son Traité d'anatomie, que les vaisseaux lymphatiques sont très-nombreux à la verge.³ D'après le témoignage de deux anatomistes aussi recommandables, on voit que l'absorption doit être très-considerable à la verge; car cette fonction est toujours en raison directe de la quantité des vaisseaux lymphatiques. Elle l'est plus à la verge qu'à la partie interne des cuisses et des jambes, où l'on a coutume d'administrer les frictions mercurielles.

Les observations que j'ai rapportées à la suite de cet essai, prouvent encore d'une manière évidente, que l'absorption est très-considerable au gland et au prépuce, que j'ai choisis de préférence à toutes les autres parties pour faire faire les frictions. Elles semblent démontrer que l'absorption y est plus prompte

1. Traité complet d'anatomie, tom. 3, pag. 293.

2. *Idem*, pag. 291.

3. SABATIER, pag. 181.

que partout ailleurs, puisqu'une plus petite quantité de mercure que celle qu'on emploie ordinairement, suffit pour guérir les maladies syphilitiques les plus invétérées.

L'absorption doit être moins énergique dans les autres parties, en raison de l'épiderme qui recouvre les orifices absorbans des vaisseaux lymphatiques. Cette couche insensible forme une espèce de barrière qui empêche l'introduction facile des substances qui sont en contact immédiat avec notre corps. Cependant l'absorption se fait malgré cet obstacle, comme les belles expériences de **MASCAGNI** et de plusieurs autres physiologistes l'ont démontré.

Le gland n'est recouvert que par un épiderme très-mince : il en est de même du prépuce. La facilité avec laquelle on contracte des affections vénériennes, sert à expliquer pourquoi ces parties sont les sièges d'une absorption plus facile qu'à la surface interne des cuisses et des jambes. M. **RICHERAND** dit que l'absorption est plus grande à la surface du gland que dans les autres parties du corps.¹ Toutes ces considérations m'ont déterminé à faire choix du gland et du prépuce pour administrer le mercure. Mais, avant d'exposer la méthode que j'ai suivie, ainsi que les avantages qu'elle présente, je vais examiner, en peu de mots, les différentes méthodes qui ont été proposées et employées successivement dans les affections syphilitiques.

On conseille, quand la maladie est locale, de cautériser sur le-champ avec la pierre infernale ou tout autre cathéretique. M. **RICHERAND** a guéri ainsi des ulcères syphilitiques, sans employer le mercure.²

On administre différemment le mercure. Il ne produit aucun effet à l'état de métal ; mais on s'en sert à l'état d'oxide, ou de sel. On l'emploie à l'intérieur sous la forme de pilules, de liqueur ; ou, à l'extérieur, par la voie des frictions.

^{1.} Nouveaux élémens de physiologie, tom. 1^{er}, pag. 263 ; 4.^e édition.

^{2.} Nosographie chirurgicale, tom. 1^{er}, pag. 183.

Cette dernière méthode, qui est la plus ancienne, est aussi la plus sûre; elle est la plus usitée de nos jours.

On croyoit autrefois que la salivation étoit nécessaire pour guérir la syphilis, mais aujourd'hui on cherche à la prévenir.

CLARE a pressenti que l'absorption seroit plus facile dans les endroits où la peau n'a qu'un épiderme très-mince; c'est pourquoi il a conseillé de donner le mercure en frictions à l'intérieur des joues, des lèvres, et aux gencives: mais cette méthode a le grand inconvénient d'affecter promptement les glandes salivaires.

On applique l'onguent mercuriel sur des plumasseaux de charpie, dont on recouvre les ulcères vénériens, parce que l'absorption est très-prompte dans les surfaces qui sont ulcérées.

On se sert d'un traitement interne, tels que des purgatifs, du régime, d'une réclusion sévère, de bains répétés.

On unit quelquefois le sublimé aux frictions, afin d'obtenir un soulagement plus prompt.

On a employé les fumigations mercurielles. ALYON a voulu substituer au mercure la graisse oxigénée par l'acide nitrique.

Une des préparations les plus violentes est l'oxymuriate de mercure, ou la liqueur de Van-Swieten. Elle est un moyen souvent héroïque, mais très-dangereux, et dont on n'ose se servir qu'avec les plus grandes précautions. L'avantage qu'elle présente est de se prêter aux traitemens secrets.

Mais, malgré ces diverses méthodes, les maladies vénériennes résistent quelquefois au traitement le mieux ordonné, et le mercure, administré à trop grande dose, produit des désordres infinis dans l'économie animale.

La méthode que j'ai adoptée présente l'avantage de ne donner qu'une petite quantité de mercure. Je la mets en usage aussitôt qu'il se manifeste quelques signes de la maladie vénérienne. Le malade n'a pas besoin d'être préparé au traitement par des purgatifs et des boissons appropriées; néanmoins, s'il y avoit complication,

tel qu'un embarras gastrique, etc., il faudroit la détruire en premier lieu.

Les bains ne sont pas indispensables, comme dans la méthode que l'on suit ordinairement. Ils ne sont utiles que pour la propreté, et non pour favoriser l'absorption, qui est assez active pour n'avoir pas besoin de leur secours. Mais il est nécessaire de laver exactement la verge avant de faire les frictions. Chacune d'elles se compose, dans les premiers momens, d'un demi-gros d'onguent mercuriel ; elles doivent être répétées deux fois par jour : trois ou quatre jours après, j'augmente la dose et je la porte à un gros pour chaque friction.

La friction se fait avec la main ; sa durée doit être de quinze minutes environ.

Quand il y a des ulcères au gland, on doit les laver avec de l'eau tiède, ou de l'eau de guimauve, y appliquer de l'onguent mercuriel, et les recouvrir par le prépuce, sans y mettre de charpie, qui y occasionneroit de l'irritation.

Lorsqu'il y a des bubons, des excroissances syphilitiques, etc., loin de faire les frictions dans les parties affectées, je les conseille sur le gland et le prépuce, ayant toujours pour principe que les organes qui ont propagé l'infection, doivent mieux que tous les autres porter les remèdes qui sont nécessaires. Ces derniers suivent la même route que le virus syphilitique, ils l'atteignent plus facilement et neutralisent plus tôt ses effets.

D'après la disposition anatomique des vaisseaux lymphatiques de la verge, que nous avons donnée précédemment, il est facile de voir combien la méthode ordinaire des frictions est insuffisante dans un grand nombre de cas. En effet, les vaisseaux lymphatiques des cuisses et des jambes ne communiquent pas directement avec l'anus ; tandis que les lymphatiques profonds de la verge ont une communication directe avec ceux du rectum, comme les superficiels l'ont avec le scrotum et le périnée.

Ce qui sert à prouver que cette méthode est très-favorable à l'absorption du mercure, c'est qu'on voit ordinairement, au bout des trois ou quatre premiers jours, des signes légers de salivation survenir.

Un autre avantage que ma méthode me paroît présenter, c'est qu'en faisant des frictions sur le gland, on y cause de l'irritation, on attire le sang dans cette partie; il la gonfle, et la met dans le même état où elle se trouvoit quand elle a reçu l'impression du virus. Il en résulte quelquefois une sorte de titillation, comme je l'ai remarqué chez un de mes malades. (Voyez ma première observation.)

Le traitement que je propose est bien moins long que celui qui est adopté généralement: il est terminé au bout d'une douzaine de jours, quand la maladie est récente; mais, si elle est ancienne, il est nécessaire d'employer un plus grand nombre de frictions.

On objectera peut-être que les frictions, répétées le matin et le soir, doivent fatiguer les malades, et souvent faire naître plusieurs accidens; mais je répondrai que, dans le grand nombre d'individus que j'ai traités, je n'ai pas vu arriver des accidens graves produits par le mercure, tels qu'une salivation mercurielle trop forte. J'ai observé quelquefois la diarrhée; mais elle étoit due à des causes étrangères à la maladie (voyez ma 1.^{re} observation): d'autres fois j'ai vu se développer une éruption miliaire, ainsi que j'en rapporte deux exemples. (Voyez mes 7.^e et 8.^e observations.)

La méthode ordinaire des frictions est incommoder et nuit à la propreté; elle salit les vêtemens, et exige une foule de précautions pour cacher une maladie dont on n'ose avouer l'existence. La pratique que j'emploie n'a aucun de ces désavantages: par son secours il est plus facile de dérober aux autres la connoissance de la syphilis.

Dans le traitement adopté maintenant, il est besoin d'introduire une assez grande quantité de mercure pour détruire le

virus. Dans celui que je propose, trois onces et quelques gros suffisent dans les véroles anciennes ; il en faut beaucoup moins dans celles qui sont récentes.

Dans les cas d'ulcères vénériens, on est dans l'usage de continuer le traitement jusqu'à leur parfaite cicatrisation ; par ce moyen on administre souvent une quantité de mercure bien plus considérable qu'il n'étoit nécessaire pour détruire le virus : de là résultent souvent bien des accidens.

Mais j'ai remarqué que les ulcères syphilitiques n'avoient pas besoin d'être fermés pour cesser le traitement anti-vénérien. Il suffit, en effet, qu'ils aient perdu leur caractère, que leurs bords se soient affaissés, et qu'ils aient été enfin réduits à l'état de plaie suppurante, pour assurer que la guérison est parfaite.

En faisant les frictions sur le gland et le prépuce, c'est aller en quelque sorte au-devant du mal, et empêcher qu'il ne fasse des progrès. Mais la santé est-elle aussi bien rétablie après le traitement que j'indique, que lorsqu'on a appliqué le mercure sur les cuisses et les jambes ? Je crois pouvoir assurer l'affirmative ; et j'ai vu plusieurs personnes qui après trois et quatre années n'ont ressenti aucune espèce de symptôme qui indiquât l'existence cachée de la maladie vénérienne. Les observations qui sont le principal objet de cet essai, en offrent des preuves incontestables.

Attaché depuis bien des années au service militaire, j'ai eu l'occasion de traiter un grand nombre d'individus de tout âge et de tous grades, atteints de diverses affections ; mais j'ai toujours suivi la même méthode, et j'en ai toujours obtenu du succès. Si la plupart de ceux qui composent le brave 22.^e régiment d'infanterie de ligne me sont attachés par les liens de la reconnaissance, qu'ils sachent à leur tour que je ne les oublierai jamais. S'il s'élevoit quelques doutes sur l'authenticité des faits que j'avance, je pourrois invoquer en ma faveur le témoignage de tous les chirurgiens du 57.^e régiment de ligne, ainsi que ceux qui ont fait le service sous

J.D.
J. mas
M. - J.
B. de

mes ordres depuis quatre ans. J'appellerois en témoignage monsieur **CHAPPE**, chirurgien principal, à qui j'ai donné tous les détails de ma méthode; la plupart des professeurs de la pépinière médico-chirurgicale de Berlin, et monsieur le baron **HEURTELOUP**, qui a été le témoin de plusieurs des observations que je vais rapporter.

I.^e OBSERVATION.

Chancres et blennorrhagie syphilitiques.

Un officier d'une taille plus que moyenne, âgé d'environ trente ans, d'un tempérament lymphatique et nerveux, fut atteint de blennorrhagie et d'ulcères au gland; il réclama mes soins: comme depuis long-temps j'avois l'idée que les frictions mercurielles, faites sur les parties génératrices, pouvoient être utiles, je me décidai à en faire l'essai. Dans le cours du traitement je fus très-souvent obligé d'avoir recours aux anti-spasmodiques et aux toniques. Ce fut au milieu de l'hiver que je lui fis subir son traitement anti-vénérien, dans l'espace de douze jours; il partit dans cet intervalle pour aller dans la Poméranie suédoise. Les deux premières frictions furent d'un gros, les deux suivantes d'un gros et demi, les quatre autres de deux gros; enfin les quatre dernières furent portées à deux gros et demi: ce qui fit en tout trois onces moins un gros d'onguent mercuriel. L'absorption s'opéroit avec une telle facilité, qu'elle ne laisse que la graisse de l'onguent sur le gland et le prépuce, avant que les quinze minutes, pendant lesquelles doit se faire la friction, fussent écoulées. Ce malade éprouva de légères titillations au scrotum, ainsi qu'à toutes les autres parties voisines. Il y avoit érection du pénis chaque fois qu'il se frictionnoit. Il éprouva de légers signes de salivation. Un mois après, cet officier partit pour la Pologne; il fut atteint d'une diarrhée violente, qui l'obligeoit à aller à la selle jusqu'à

jusqu'à quarante fois par jour, et qui le mit dans un état de foiblesse qui fit craindre pour sa vie : cependant l'appétit se soutenoit ; malgré tous les soins qu'on lui prodigua, cette diarrhée ne s'arrêta que sept mois après son apparition. Les ulcères syphilitiques se cicatrisèrent deux mois après le traitement ; mais la blennorrhagie ne cessa de couler qu'après la disparition de la diarrhée.

Il paroît que cette dernière n'a duré si long-temps que par suite des peines et des fatigues que le malade n'a cessé d'éprouver. Les rigueurs de la saison, le manque des objets de première nécessité, le mauvais air des hôpitaux, les bivouacs, les intempéries de l'atmosphère, etc., paroissent en avoir été les causes. Ce qui sert à le prouver, c'est qu'elle n'a cessé que quand le malade a joui du repos, et est allé respirer un air pur dans les environs de Riesenbourg. Depuis ce temps, il n'a éprouvé aucun symptôme d'affection vénérienne, et il a joui d'une bonne santé. Si cet officier eût été tranquille et exempt de tout ce qu'il a éprouvé dans ses voyages, douze jours auroient suffi pour sa guérison.

II.^e OBSERVATION.

Chancres et blennorrhagie syphilitiques.

Monsieur..... inspecteur des ponts et chaussées, se trouvant à Berlin, en 1806, m'envoya chercher pour lui donner les soins que sa position exigeoit. Il étoit atteint de blennorrhagie et d'ulcères au gland depuis une quinzaine de jours ; c'étoit pour la quatrième fois qu'il avoit cette maladie.

Les frictions sur le gland et le prépuce furent faites soir et matin, et précédées d'un bain local pour entretenir la propreté de la partie ; elles ont suffi, au bout de quinze jours, pour détruire entièrement le virus. A cette époque, les ulcères, sans être tout-

à - fait cicatrisés, étoient réduits à fort peu de chose ; les callosités, les inégalités de leur circonférence, n'existoient plus depuis quelques jours. Malgré que l'écoulement uréthral n'eût pas entièrement cessé, et que la sécrétion blennorrhagique se trouvât en communication avec les ulcères par le moyen du prépuce qui étoit fort long, je crus devoir assurer que l'infection étoit détruite, et que M.... n'avoit plus à craindre pour sa santé. Huit mois après, me trouvant à Koenigsberg, je reçus des nouvelles de ce Monsieur, qui jouissoit d'une bonne santé, et chez qui rien n'indiquoit une guérison imparfaite. L'écoulement dura encore plus d'un mois après la terminaison du traitement ; les ulcères ne se cicatrisèrent qu'au bout de trois semaines.

La quantité d'onguent mercuriel qui a suffi dans ce cas, a été de deux onces, six gros et demi : les cinq premières frictions furent faites avec un gros pour chacune d'elles ; les cinq suivantes furent d'un gros et demi, et les cinq autres de deux gros.

III.^e OBSERVATION.

Chancres et blennorrhagie syphilitiques.

Monsieur....., capitaine adjoint, attaché au grand quartier général, avoit contracté, à Leipsick, une maladie vénérienne, caractérisée par des chancres et une chaude-pisse. Il vint me consulter à ce sujet. Les frictions sur le gland et le prépuce furent faites pendant quatorze jours, et procurèrent la guérison. Les ulcères disparurent peu de temps après, ainsi que l'écoulement blennorrhagique. Depuis cette époque j'ai vu plusieurs fois cet officier pendant deux ans, et je me suis convaincu que sa guérison étoit parfaite.

IV.^e OBSERVATION.*Chancres et bubon syphilitiques.*

Un officier de santé qui faisoit le service sous mes ordres, eut des chancres et un bubon qui vint en suppuration. J'employai le même traitement que pour les personnes déjà citées, et j'en obtins des résultats aussi heureux. Dix-sept frictions, faites matin et soir, détruisirent la maladie; mais le traitement fut un peu retardé par un ptialisme, qui exigea, pour disparaître, l'usage des bains de pied, des lavemens, des purgatifs, et des applications de glace autour de la mâchoire.

La quantité de mercure a été presque la même que dans les observations précédentes; mais ce remède a été administré à plus petites doses dans ce traitement que dans les autres.

Ce Monsieur me donna de ses nouvelles de Breslau, où il fut obligé de se rendre; étant parti pour l'Espagne, il continua pendant dix mois environ à entretenir une correspondance avec moi, et il m'a toujours assuré qu'il n'avoit cessé de jouir d'une bonne santé depuis son traitement.

V.^e OBSERVATION.*Chancre et bubon syphilitiques.*

Dans le mois d'Avril 1807, me trouvant cantonné sur les bords de la Passarge, avec le 22.^e Régiment de ligne, dont je faisois partie, un adjudant-major vint me consulter pour un chancre et un bubon dont il étoit atteint: il ne vouloit pas quitter son poste pour aller se faire traiter à l'hôpital, parce que nous étions en présence de l'ennemi. Quinze jours furent employés pour l'administration de trois onces d'onguent mercuriel sur le gland et le



prépuce ; mais il fallut plus long-temps pour la cicatrisation du chancre et la parfaite résolution du bubon. Cet adjudant-major, que j'ai eu occasion de revoir plusieurs fois depuis trois ans et demi, n'a, pendant cet espace de temps, jamais douté de sa parfaite guérison.

VI.^e OBSERVATION.

Bubons et chancres syphilitiques.

Un employé des hôpitaux, que j'avois connu lorsque nous étions campés dans les environs de Boulogne, se présenta à l'hôpital de Berlin, pour s'y faire traiter d'une maladie vénérienne ; quoique fort jeune, il en avoit déjà été atteint plusieurs fois : elle étoit caractérisée par deux bubons aux aines, et trois ulcères au gland. Je le traitai suivant ma méthode ; dix-huit jours suffirent pour le guérir entièrement. J'employai trois onces de mercure moins quelques gros.

Deux ans et demi après ce traitement, j'ai revu à Berlin le sujet de cette observation. Il jouissoit d'une bonne santé, et n'éprouvoit aucun ressentiment de la maladie syphilitique. A cette époque, il se trouvoit plusieurs vénériens à l'hôpital auquel j'étois attaché : ils furent soumis à ma méthode avec le plus grand succès.

VII.^e OBSERVATION.

Chancres suivis d'une éruption miliaire.

Monsieur , capitaine du génie, avec qui je me suis trouvé pendant tout le temps qu'a duré la guerre d'Autriche, fut attaqué d'une maladie syphilitique caractérisée par des ulcères au gland. Je lui administrai le mercure suivant ma méthode ; mais, à la quatrième friction, il se manifesta une éruption miliaire sur la partie inférieure de l'abdomen, à la partie supérieure des cuisses, et à

toute la surface du scrotum. La cessation du traitement, et l'application immédiate d'une pommade faite avec le concombre et l'extrait de saturne, ont suffi pour faire cesser des douleurs cuisantes et souvent intolérables qui étoient survenues. Après la disparition de la phlegmasie, je recommençai le traitement antisyphilitique, jusqu'à la destruction du virus. J'employai trois onces de mercure, dans quinze frictions qui composèrent tout ce traitement. J'ai revu cet officier, il y a peu de temps; il jouissoit d'une santé parfaite.

VIII.^e OBSERVATION.

Chancres avec éruption miliaire.

A la même époque, je traitois un commissaire des guerres pour une maladie semblable à celle du capitaine qui fait le sujet de l'observation précédente; la même complication survint: je mis en usage le même procédé, et des résultats analogues s'observèrent. Je donnai une moins grande quantité de mercure : la dose n'allait qu'à deux onces trois gros.

IX.^e OBSERVATION.

Chancres et phimosis.

Un soldat saxon entra à l'hôpital militaire de Stettin, pour s'y faire traiter d'une maladie vénérienne. Elle étoit caractérisée par des chancres et un phimosis. Le mercure, appliqué à l'extrémité du gland, ne produisit aucun effet; mais, ayant pratiqué une incision au prépuce, les frictions agirent avec efficacité: au bout de quatre jours, l'inflammation avoit presque cessé, et il fallut peu de temps pour terminer la maladie.

X.^o OBSERVATION.*Chancres, bubons, blennorrhagie.*

En Novembre 1806, Monsieur...., aide-de-camp d'un général, me fit prier de passer chez lui. Il me fit l'aveu de sa position : il avoit une vérole récente, caractérisée par des ulcères au gland et au prépuce, un bubon et une blennorrhagie ; il portoit de plus les stigmates d'une ancienne syphilis.

Je lui fis prendre le mercure par la voie des frictions sur le gland et le prépuce : à la onzième, les symptômes étoient presque dissipés ; à la seizième, il fut parfaitement guéri. Quelques jours après, les ulcères se cicatrisèrent, le bubon se termina par résolution, et la blennorrhagie fut réduite à peu de chose : les restes des affections précédentes, telles que les douleurs nocturnes, les pustules au scrotum et sur tout le corps, avoient entièrement disparu.

Mais, quoiqu'il n'éprouvât plus rien depuis son traitement, je n'avois pu, malgré ce que je lui avois dit pour lui persuader sa guérison, le rassurer entièrement sur sa santé. Il avoit déjà subi plusieurs traitemens très-longs par la voie des frictions sur tous les membres, le sublimé et le sirop de Cuisinier à l'intérieur. Un de ses amis lui avoit dit que les remèdes que je lui avois fait prendre, n'étoient que le début de ce qu'il devoit employer ; que, d'ailleurs, c'étoit une voie insolite que j'avois voulu lui faire suivre : il lui conseilloit, s'il ne vouloit pas se priver de tout espoir de guérison, de me quitter, et de se mettre entre les mains d'une autre personne. Ces discours avoient diminué la confiance que Monsieur avoit en moi. Il reçut tout-à-coup l'ordre de se rendre dans les environs de Varsovie : il ne put suivre les conseils qu'on lui avoit donnés. Huit mois après, je vis cet officier à Koenigsberg : il vint me remercier, et se servit des expressions les plus tou-

chantes pour me témoigner sa reconnaissance, en me disant qu'il me devoit sa santé et son bonheur.

XI.^e OBSERVATION.

Chancres, pustules à l'anus.

J'ai traité, pendant la dernière campagne d'Autriche, un militaire qui avoit des ulcères à la verge et des pustules à l'anus. Dix-huit frictions sur le gland ont suffi pour opérer la guérison. Il lui a fallu quelques jours de plus pour la cicatrisation des ulcères, et la disparition des marques où les pustules s'étoient manifestées.

XII.^e OBSERVATION.

Porreaux, commencement de vérole constitutionnelle.

Monsieur***, vélite dans la Garde impériale, eut, à la suite d'un commerce illicite, des porreaux à la verge. La première guerre avec l'Autriche l'ayant empêché de se faire traiter, il prit quelques légers médicaments après la paix de Presbourg. Pendant la campagne de Pologne, le mal, qui jusqu'à ce temps étoit resté stationnaire, commença à faire quelques progrès. Monsieur*** passa dans le 22.^e régiment de ligne, en qualité de sous-lieutenant, après la paix de Tilsit. Il négligea sa position jusqu'en 1809 : les porreaux s'accrurent ; il se déclara des pustules à la marge de l'anus. Il s'adressa d'abord à un chirurgien-major, qui lui fit subir un assez long traitement avec les frictions, la liqueur de Van-Swieten et quelques bouteilles du sirop de Cuisinier. Il s'adressa ensuite à moi, et me dit que sa maladie continuoit toujours, et qu'il avoit de plus des pustules au scrotum, à la tête, et une gêne légère à la déglutition.

Je lui prescrivis les frictions par la voie directe (la verge) : au bout de vingt jours les symptômes avoient disparu ; il n'exista plus qu'une légère rougeur aux endroits où les pustules s'étoient montrées. Enfin, trois mois après la cessation du traitement, époque à laquelle je le quittai, il n'avoit rien qui fît douter de sa guérison. Trois onces et quatre gros d'onguent mercuriel ont été employés dans ce traitement.

XIII.^e OBSERVATION.

Syphilis constitutionnelle.

Mathieu Nouvet, courrier attaché au quartier-général de l'armée d'Allemagne, est entré à l'hôpital militaire de Ratisbonne le 20 Mars 1810, pour y être traité d'une affection vénérienne qui duroit depuis deux ans, et qui avoit été caractérisée dans le principe par des ulcères à la couronne du gland et un bubon. Elle offroit alors les symptômes suivans : douleurs ostéocopes, périostoses au tibia droit; la plus volumineuse correspondoit à la partie inférieure de la rotule; ulcères au palais, aux amygdales et à l'arrière-bouche; déglutition difficile; éruption pustuleuse sur toute la surface du corps; amaigrissement, anorexie, agripnie, manque de forces.

Vingt-quatre frictions d'onguent mercuriel sur le gland et le prépuce ont suffi pour détruire la maladie et tous les accidens qu'elle avoit occasionnés. Elles ont été précédées d'un bain local pour entretenir la propreté de la partie. Seize bains domestiques ont été pris pendant et après le traitement; les uns ont été prescrits pour la propreté, et les autres pour contenter le malade.

Les frictions ont été d'un gros, d'un gros et demi et de deux gros; savoir, douze d'un gros, six d'un gros et demi, et six de deux gros : le total se monte à quatre onces et un gros.

Le vingt-six Avril 1810, ce courrier est sorti de l'hôpital pour reprendre

reprendre les fonctions de son état. Je l'ai vu, le vingt-quatre Ma suivant, à Stettin, où j'étois chargé du service de l'hôpital : il jouissoit d'une bonne santé ; il m'avoua qu'il n'avoit jamais été aussi bien portant. Il avoit subi plusieurs traitemens avant de venir à l'hôpital où j'étois.

XIV.^e OBSERVATION.

Syphilis ancienne, constitutionnelle.

Le nommé Toreil, domestique, est entré à l'hôpital de Ratisbonne, sur la fin du mois de Février 1810, pour se faire traiter d'une fièvre adynamique. M. FONTAINE, médecin ordinaire, qui faisoit le service, lui prodigua tous les soins qu'exigeoit sa position. Rétabli de cette maladie, Toreil passa dans la section chirurgicale pour être guéri de la vérole.

Il étoit dans un état déplorable : il avoit un ozène ; le voile du palais étoit détruit, les amygdales engorgées et ulcérées ; la déglutition des alimens solides étoit devenue impossible ; il avoit des taches sur presque tout le corps, des ulcères au visage ; le plus considérable occupoit toute l'extrémité du nez. Les tégumens, les muscles, les cartilages, qui composent cette partie, étoient presque entièrement détruits. Des douleurs nocturnes dans tous les membres l'empêchoient de se livrer au repos et au sommeil ; une exostose de la grosseur du poing au milieu de la jambe droite sur le tibia, et des douleurs lancinantes et continues dans les deux jambes, l'empêchoient de marcher. Depuis plusieurs années, il étoit atteint de cette maladie ; il avoit subi différens traitemens, qui avoient été sans succès.

Les frictions mercurielles sur le gland et le prépuce ont été administrées. A la dixième, la majeure partie des symptômes n'existoient plus que soiblement ; à la vingtième, il a été parfaitement guéri. Il est sorti de l'hôpital quelques jours après celui qui fait le sujet de l'observation précédente.

XV.^e OBSERVATION.

Syphilis ancienne, constitutionnelle; traitée par les frictions sur tous les membres, et le mercure à l'intérieur.

Le nommé François est entré à l'hôpital de Ratisbonne par billet d'évacuation de celui de Straubing. La vérole, dont il étoit atteint depuis très-long-temps, se caractérisoit par les symptômes suivans : éruption sur tout le corps de pustules plus ou moins larges, surtout à la figure et à la paume des mains ; ces pustules étoient larges, fursfuracées, de couleur jaunâtre, d'un aspect dardreux ; douleurs ostéocopes générales, surtout à la tête, augmentant pendant la nuit. (M. RICHARD, chirurgien distingué, attaché aux bureaux de M. le baron HEURTELOUP, a dessiné la figure de ces pustules.)

Voulant comparer ma méthode avec celle qui est suivie généralement, et désirant savoir si elle guérissoit plus promptement que l'autre, je me suis décidé à traiter ce malade par les bains, les frictions mercurielles sur tous les membres, et le mercure pris intérieurement : ces moyens, continués pendant deux mois, n'ont produit aucun effet. Pendant ce temps je soignois les malades qui sont les sujets des deux observations précédentes : ils ont été guéris avant que celui-ci eût éprouvé des effets sensibles. J'ai administré alors les frictions mercurielles sur le gland et le prépuce avec le plus grand succès. Mais je fus obligé de céder mon service à M. ROALDEZ, chirurgien-major, pour me rendre à Stettin. Le malade, qui étoit à sa douzième friction, étoit si avancé dans son traitement, qu'on pouvoit prévoir qu'il ne lui falloit plus qu'un court espace de temps pour sa guérison : il auroit eu besoin d'avoir autant de temps qu'il en avoit déjà mis depuis son traitement. J'ai regretté de n'avoir pu suivre ce malade jusqu'à son rétablissement, qui, je pense, n'a pas tardé à se montrer, vu l'état dans lequel je l'ai laisse.

Je crois devoir terminer ici les observations que j'ai faites en faveur de ma méthode. On voit que , par son secours , j'ai combattu avec avantage tous les degrés de la maladie yénérienne , et que j'ai opéré la guérison plus promptement que par tout autre moyen.

Je ne dois pas laisser ignorer que , jusqu'à présent , je n'ai encore traité de cette manière que des hommes ; mais je pense qu'on peut l'appliquer à l'autre sexe , en faisant faire les frictions à la partie interne des grandes lèvres . Je me propose d'essayer cette méthode sur les femmes dès que j'en aurai l'occasion. En attendant , je serais trop heureux si mes observations pouvoient être utiles à l'humanité , en accélérant la guérison d'une maladie honteuse et cruelle , et en prévenant les funestes effets que produit souvent la trop grande quantité du médicament qui en est le spécifique.



FIN.

6 pagne
1in chumier
8 faire bar
un bonnes
une serviette

WU
JL

VVVV
J'avois VI 2 d
malade
malade

succès. Mais je fus obligé de céder mon service à M. ROALDEZ, chirurgien-major, pour me rendre à Stettin. Le malade, qui étoit à sa douzième friction, étoit si avancé dans son traitement, qu'on pouvoit prévoir qu'il ne lui falloit plus qu'un court espace de temps pour sa guérison : il auroit eu besoin d'avoir autant de temps qu'il en avoit déjà mis depuis son traitement. J'ai regretté de n'avoir pu suivre ce malade jusqu'à son rétablissement, qui, je pense, n'a pas tardé à se montrer, vu l'état dans lequel je l'ai laissé.